



TITLE:

L'EXPRESSION DU TEMPS CHEZ LES NGBAKA

AUTHOR(S):

DONZO BUNZA, Jean-Pierre

CITATION:

DONZO BUNZA, Jean-Pierre. L'EXPRESSION DU TEMPS CHEZ LES
NGBAKA. African Study Monographs 2009, 30(4): 171-185

ISSUE DATE:

2009-12

URL:

<https://doi.org/10.14989/91453>

RIGHT:

L'EXPRESSION DU TEMPS CHEZ LES NGBAKA

Jean-Pierre DONZO BUNZA

Centre Linguistique Théorique et Appliquée (CELTA)

Institut Supérieur Pédagogique de Gemena (RDC)

ABSTRACT This paper describes time expressions of the Ngbaka Mīnāgendē who live in the center of Ubangi district, at the Northwestern corner of Democratic Republic of Congo (DRC). This people, whose population is estimated about 1,000,000, is the largest among the Ubangi group in that part of the country. The Ngbaka Mīnāgendē language is classed in the Gbaya division, Ubangi subgroup, Adamawa-Ubangi Group. The analysis shows that the Ngbaka design time in reference to atmospheric conditions and to human activities accomplished during this moment or to the results of activities.

Key Words: Ngbaka; Ubangi; DRC; Time expression; Season.

INTRODUCTION

A la suite des travaux de Heidegger (1954, 1964) sur la temporalité, nous assistons aujourd'hui à la parution d'une littérature abondante sur le temps et la temporalité, des notions conceptualisées de façon spécifique par chaque culture. Gourevitch (1975: 257) écrit dans sa postface à l'ouvrage collectif initié par l'UNESCO sous le titre «Les cultures et le temps»:

Les représentations du temps sont des composantes essentielles de la conscience sociale dont la structure reflète les rythmes et les cadences qui marquent l'évolution de la société et de la culture. Le mode de perception et d'aperception du temps révèle de nombreuses tendances fondamentales de la société et des classes, groupes et individus qui la composent. Le temps occupe une place de premier plan dans le «modèle du monde» qui caractérise telle ou telle culture, aux mêmes titres que d'autres composantes de «modèle», comme l'espace, la cause, le changement, le nombre, le rapport entre le monde sensible et le monde suprasensible

Alexis Kagame (1975: 114) écrit pour sa part dans un texte insistant sur les différences dans la conception du temps chez les occidentaux et les peuples bantu:

Dans la culture euroéoaméricaine et les cultures similaires, le temps est considéré presque comme une entité parallèle aux Existants qui cheminerait en quelque sorte de concert avec eux. En effet, on emploie le temps, c'est-à-dire qu'on en profite pour réaliser telle ou telle action Dans la culture traditionnelle bantu, au contraire, le temps est une entité incolore,

indifférente, aussi longtemps qu'un fait concret ne survient pas pour le marquer, pour l'estampiller.

Eu égard à ce qui précède, notre présent article s'inscrit dans la démarche ethnolinguistique, dominée en France depuis les années 70 par les travaux de l'Equipe de Recherches Associées (ERA) 246 du CNRS. Nous avons pour but d'étudier la notion du temps chez les Ngbaka Mīnāgendē de la République Démocratique du Congo, c'est-à-dire plus concrètement, d'analyser la manière dont ce peuple divise le temps et l'exprime, cette expression étant révélatrice de ses activités principales et de ses préoccupations socio-culturelles. Ce faisant, nous pensons ainsi contribuer à la connaissance de cette communauté linguistique, comme le suggérait naguère Jean-Pierre Makouta-Mboukou (1980: 792):

Il existe plusieurs moyens de parvenir à une connaissance d'une ethnie négro-africaine. Les chercheurs insistent beaucoup sur la langue, sa tradition orale, c'est-à-dire sa littérature, son environnement socioculturel et socio-ethnologique. Il est primordial, insiste-t-il, que ces éléments soient inventoriés et analysés pour que soit saisie l'âme de l'ethnie car ils constituent les aspects de son écologie.

Par ailleurs, il faut signaler que les linguistes de la section «Langues et Cultures» de l'Equipe de Recherches Associées 246 ont présenté en 1972 une importante étude sur l'expression du temps dans quelques langues de l'Afrique de l'Ouest. Son éditeur Pierre Lacroix (1972: 15) relève que si grande est l'emprise des activités humaines sur le temps que les mois sont non seulement désignés fréquemment par les activités agricoles qui s'y déroulent, mais que ceux au cours desquels «il ne se passe rien» ne sont pas même dénommés. Il fait remarquer que corrélativement, le retour des saisons, ainsi que celui du jour et de la nuit, ont favorisé la conception d'un temps cyclique plutôt que celle d'un temps linéaire.

Les Ngbaka Mīnāgendē occupent un vaste territoire de près de 30,000 km² situé dans deux districts au Nord de la Province de l'Equateur en R.D. Congo: le Nord-Ubangi et le Sud-Ubangi, dans le voisinage des peuples Ngbāndī, Ngōmbē, Mbānzā, Mōnō et Fulū.

Sylvie Grand'Eury (1991: 47) relève qu'étant donné «les différents brassages ethniques qu'ils ont traversés et les vagues successives d'immigration, on aurait pu s'attendre à une plus grande diversité de variantes dialectales; or, elles demeurent minimales, les locuteurs Ngbaka forment une unité ethnique et linguistique bien établie. A part quelques particularités pouvant être généralisables et homogènes, qui sont plus à considérer comme des variantes géographiques, l'ensemble de la langue est uniforme». Maes (1984b: 14) fait également les remarques suivantes:

Les Ngbaka forment un groupe bien uni au centre de l'Ouest de l'Ubangi, occupant les bassins de la Lua et de la Libala, des sources de la Banga, et au Sud-Ouest les sources des rivières qui se dirigent vers le fleuve. Les Ngbaka parlent une seule langue avec des différences dialectales peu prononcées. Selon le recensement officiel de 1970, ils comptent environ 400,000 individus.

Déjà en 1943, Crabbe (1943: 1) mentionnait que les Bwaka⁽¹⁾ occupaient «la presque totalité du territoire de Gemena et une partie des territoires de Bosobolo et de Libenge. Leur pays s'étend entre le 3° et le 6° latitude Nord et le 19° et 20° longitude Est le point le plus éloigné». Aujourd'hui, la population ngbaka *mīnāgendē* se compte au delà d'un million de personnes (Donzo, 2006–2007: 44).

Le Ngbaka est une langue ubanguienne qui d'après la classification de Greenberg appartient à la famille Congo-Kordofanienne, Branche Niger-Congo, Sous-branche Adamawa-Oriental, rebaptisée Adamawa-ubanguien. Barreteau et Monino (1978: 198) répartissent les langues ubanguiennes en 5 groupes, ils classent le Ngbaka dans le groupe 1 Gbāyā-Ngbāndī-Monzōmbō-Ndogo: groupe occidental dans le sous-groupe Gbāyā, division: Mānzā, Ngbaka (Ngbaka *Mīnāgendē*, Ngbaka *Mānzā*, ou *ati*, Bofi).

Les Ngbaka différencient le jour de la nuit, et distinguent le présent, le passé et le futur. Ils disposent aussi d'expressions spécifiques pour identifier les mois de l'année et les saisons.

I. Le Jour

Le jour est désigné par le terme *sōē* ou *wesē* qui signifie «soleil», et la journée est appelée *līsōē*, littéralement «les yeux du soleil».

Les périodes de la journée sont désignées à partir de ce terme de référence:

- *sōē kē* «aujourd'hui»
sōē soleil, *kē* ce
- *gē sōē* «soir»
gē froid, refroidir, *sōē* soleil
- *līsōē* «la journée»
lī œil, *sōē* soleil
- *līgawesē* «en pleine journée» (littéralement œil du grand soleil)
lī œil, *gba* grand, *wesē* soleil
- *gbāsōē* «matin, soleil levant» (littéralement soleil taillé)
gbā taillé, coupé, *sōē* soleil

Les autres moments de la journée sont désignés par référence aux événements qui les marquent:

- *tikutū* (*tī* sous, *kutū* brouillard, littéralement sous le brouillard): aurore, le temps qui précède le lever du soleil, alors que *gbāsōē* désigne l'espace de temps où le soleil se pointe à l'horizon.
- *tītōle* (*tī* sous, *tōle* charge, fardeau, littéralement sous la charge): matin.

C'est au matin que chacun prend son fardeau quotidien, le travail. Cette expression désigne d'une manière générale «le matin» sans précision d'heure.

II. La Nuit

La nuit est désignée par le terme *tũ*, un idéophone qui exprime la couleur noire, et qui se retrouve également dans l'expression *sāngā tũ* au milieu de la nuit (*sāngā* au milieu de, *tũ* nuit), qui veut dire «minuit».

Notons aussi le terme désignant la période de la nuit où plus rien ne bouge, où aucun être vivant n'est dehors: le moment des *tozē* lucioles' (*to* luir, étinceller, *zē* idéophone désignant la lumière que donne l'étincelle). Les êtres étincelants sont considérés comme des êtres surnaturels. La période de la nuit est subdivisée en trois parties:

1° *sāngā zē* ou *gbōgbōzē* (*sāngā* ou *gbōgbō* au milieu de, *zē* étincelles), c'est-à-dire «au milieu des êtres étincelants», «parmi les êtres surnaturels», terme utilisé pour désigner la tranche horaire allant de minuit passé jusqu'au chant du coq.

2° *hémō kolā* (*hémō* cri, *kolā* coq) désigne l'espace de temps qui commence au premier chant de coq (à peu près vers 2 heures du matin).

3° *tikutũ* «sous le brouillard» (*tí* sous, *kutũ* brouillard) désigne la période où la nuit prend fin et où commence le jour (environ vers 4 heures du matin).

III. Les Jours de la Semaine

Pour compter le nombre de jours, contrairement à beaucoup d'autres cultures qui prennent pour termes de référence «le jour», le Ngbaka recourt au terme *tũ* «nuit», qui désigne ainsi l'espace de temps compris entre le lever du soleil et le jour suivant.

- *tũ kpó* «un jour»
tũ nuit, *kpó* un
- *kó tũnō kē* «un de ces jours»
kó dans, *tũnō* nuits, *kē* ces
- *tũ mbúlu* «le jour du marché» (littéralement «le jour de rendez-vous»)
tũ nuit, *mbúlu* promesse, rendez-vous

Notons que *tũ mbúlu* désigne le jour de marché où les habitants des villages environnants se rassemblaient dans un lieu fixe pour se livrer au troc. Ainsi le Ngbaka compte ses jours à l'aide d'adverbes de temps, en prenant pour référence le jour du marché qui se tient tous les quatre jours.

On peut donc considérer que la semaine chez les Ngbaka comptait quatre jours: le jour du rendez-vous et les trois jours d'avant ou d'après. Il faut noter que les jours n'ont pas de noms spécifiques mais sont désignés à l'aide des adverbes de temps employés comme des déictiques avec point de repère *tũ mbúlu* qui peut se traduire d'une manière générale en «le jour j».

- *zímō* «le jour qui précède avant-hier», trois jours avant *tũ mbúlu*
- *zí* «avant-hier», deux jours avant *tũ mbúlu*
- *zēē* «hier», la veille de *tũ mbúlu*

Tableau 1. Jours de la semaine chez les Ngbaka

décompte ancien	correspondance avec les jours de la semaine du français	décompte actuel et numérique (traduction littérale entre parenthèses)
<i>tĩ mbúlu</i>	samedi	<i>lipóso</i> (œil de collecte) <i>lí</i> œil, <i>póso</i> collecte
<i>bĩde</i>	dimanche	<i>lí enga</i> (jour de fête) <i>lí</i> œil, <i>enga</i> fête
<i>mbasá</i>	lundi	<i>tĩ kosála kpó</i> (premier jour de travail) <i>tĩ</i> nuit, <i>kosála</i> travail, <i>kpó</i> un
<i>sóémó</i>	mardi	<i>tĩ kosála bwa</i> (deuxième jour de travail) <i>tĩ</i> nuit, <i>kosála</i> travail, <i>bwa</i> deux
<i>zímó</i>	mercredi	<i>tĩ kosála tale</i> (troisième jour de travail) <i>tĩ</i> nuit, <i>kosála</i> travail, <i>tale</i> trois
<i>zí</i>	jeudi	<i>tĩ kosála nālē</i> (quatrième jour de travail) <i>tĩ</i> nuit, <i>kosála</i> travail, <i>nālē</i> quatre
<i>zē</i>	vendredi	<i>tĩ kosála móló</i> (cinquième jour de travail) <i>tĩ</i> nuit, <i>kosála</i> travail, <i>móló</i> cinq

- *tĩ mbúlu* «le jour du rendez-vous, le jour du marché»
- *bĩde* «demain», après le *tĩ mbúlu*
- *mbasá* «surlendemain», deux jours après *tĩ mbúlu*
- *sóémó* «le jour qui suit le surlendemain», troisième jour après *tĩ mbúlu*

Il faut noter qu'avec l'avènement de la colonisation et sous l'influence de la culture judéo-chrétienne, les Ngbaka comme tous les peuples colonisés, ont adopté la semaine de 7 jours.

tĩ mbúlu est devenu *lipóso* (*lí* œil, *póso* collecte), et désigne à l'origine le jour de collecte en faveur de l'autorité administrative locale qu'avait instauré l'administration coloniale et qui était aussi le jour du marché.

Un autre jour s'est ajouté, le dimanche *lí enga* (*lí* œil, *enga* fête) littéralement «l'œil de la fête». Les anciens disent qu'anciennement on désignait par *enga* le jour de fête ou le jour où les chasseurs reviennent de la chasse et distribuent leurs prises à tout le village. La chasse était donc appelée *yeli enga* «promenade de chasse». Mais ce n'était pas un jour fixe. En *mōnō*, une langue ubangienne du groupe banda, *ēngā* signifie «tambour», alors qu'en lingala, une langue bantu de la zone C de Guthrie, *eyenga* désigne le dimanche ou le jour de fête.

Ainsi, aujourd'hui, la nouvelle génération des Ngbaka pratique un décompte numérique qui est plus récent avec sept jours de la semaine, contrairement au décompte ancien qui n'en connaissait que quatre.

Le terme «semaine» n'a pas de désignation appropriée, on avait l'habitude de la désigner par l'événement dont on a la promesse ou par le nom du lieu où se tiendra le rendez-vous, par exemple: *tĩ mbúlu yōlā bodetā* «la semaine de la promesse de danse de *bodetā* (nom d'un village)». On peut par conséquent affirmer que le concept même de la semaine était inexistant chez les Ngbaka. Leur conception du jour était linéaire, c'est dire que pour eux les jours passaient et ne revenaient pas. Les jours à venir ne sont considérés que du point de vue

des activités qui y sont projetées, et qui les rendent dignes d'intérêt.

IV. Les Mois

Chez les Ngbaka comme chez la plupart des peuples d'Afrique, le mois correspond au cycle lunaire, et est désigné par le nom de *zeké* qui signifie «lune». Le début de chaque mois correspond à l'apparition de la nouvelle lune désignée par l'expression *mbé zeké* (nouvelle lune). Les Ngbaka n'ont pas l'habitude de compter le nombre de jours que comprend un mois. Cependant, chaque mois a un nom propre correspondant soit aux phénomènes naturels, soit à la principale activité qui prévaut en cette période. Puisque les Ngbaka sont des agriculteurs, la plupart des mois sont désignés en fonction des saisons (saisons des pluies et saison sèche) et des travaux des champs.

Le Père Gaston Vedast Maes, qui a vécu plus de quarante deux ans chez les Ngbaka (depuis 1933), et à qui l'on doit la plus grande partie de l'histoire des migrations des Ngbaka, a écrit que «les Ngbaka sont un peuple d'agriculteurs. Leur principal ravitaillement vient des produits de leurs propres champs. C'était déjà ainsi dans les vieux temps, les nombreux noms de champs en sont les témoins: champs en forêt ou champs dans la plaine, premiers défrichements ou anciennes jachères, premiers semis ou deuxièmes semis, champs printaniers aux bords des marais, tous ont leur nom propre» (Maes, 1984a: 96).

Nous donnons ci-dessous la liste des termes Ngbaka désignant chaque mois. L'équivalent français est donné entre parenthèses.

1. *gbála* (janvier)

Ce nom est un abrégé de *gbála li* (*gbála* transpirer, jaillir, *li* l'eau), littéralement «transpirer l'eau». C'est un mois de fortes chaleurs, une période de grande sécheresse pendant laquelle s'effectue le défrichage des champs. Au cours de ce mois, les hommes rivalisent en bravoure dans les travaux des champs, en se livrant au défrichage de vastes étendues et à l'abattage de gros arbres. Les jeunes fiancés suent de tout leur corps au service de leur belle-famille pour démontrer qu'ils sont capables de prendre en charge leur future épouse.

De la technique de défrichage, Maes (1984a: 98) déclare que «la méthode d'exploiter le sol est cependant restée rudimentaire. L'abattage de la forêt ou des broussailles et ensuite l'incinération par le feu, est toute la préparation qu'on donne au champs».

2. *kpu* (février)

kpu est un idéophone qui désigne le caractère brumeux de l'atmosphère. Ce mois est caractérisé par une forte chaleur, et par les feux de brousses et les nuages grisâtres qui s'amoncellent dans les champs au-dessus de la tête. Cette période est consacrée à brûler la végétation défrichée, ces feux enfumant l'atmosphère.

3. *wéwé* (mars)

Le nom vient d'un idéophone désignant des fines pluies qui tombent. Durant ce mois, on enregistre des faibles pluies qui, sans mouiller complètement la terre,

la rendent cependant humide et propice au semis du maïs, des boutures de manioc, des cannes à sucre et d'autres plantes.

Pour mettre le feu aux champs, on attend la fin de la saison sèche. Puis après les premières grosses pluies, au mois de mars, le père de famille va dans son champ, creuse des trous d'un coup de sa petite bêche, la mère et les enfants y jettent les graines de maïs et referment le trou avec leur pied (Maes, 1984a: 98).

4. *gbafilā* (avril)

Ce terme (*gba* grand, *fila* rouge, littéralement «grand rouge»), est une métaphore qualifiant de «période rouge» ce mois de disette où les travaux des champs sont terminés, les plantes commencent à prendre de la hauteur, les hommes et les femmes restent à la maison, seuls les enfants vont aux champs pour chasser les oiseaux et autres bêtes qui dévastent les cultures. Les greniers sont vides. C'est la grande faim en attendant la récolte prochaine. Maes ajoute que «c'est le temps où, de grand matin, les gamins sont envoyés aux champs pour chasser les pintades, qui viennent déterrer et manger les graines et les tisserins qui détruisent les jeunes pousses» (Maes, 1984a: 98).

5. *petekpā* (mai)

Le nom de ce mois est composé des mots *pē* «écarter», et *tekpā* «instrument qui sert à creuser la terre pour le semis». C'est la période de repos où les instruments utilisés pour les travaux des champs sont mis de côté. Pendant ce temps, on se livre à d'autres activités comme la chasse. Les adultes et jeunes s'instruisent aux différentes manières de poser des pièges au gibier. Cependant, il faut noter avec Maes (1984a: 109) que les Ngbaka ne sont pas un peuple de chasseurs, mais ils sont d'habiles piègeurs De vrais chasseurs, même des chasseurs d'éléphants, il y en avait, mais ils étaient peu nombreux.

6. *ngángá zālā* (juin)

Ce mois est nommé d'après *ngángá* (sécheresse), et *zālā* (gâté), littéralement «sécheresse gâtée». Il s'agit d'une période de sécheresse légère qui permet au maïs et aux arachides de mûrir. A la fin de ce mois, les Ngbaka croquent déjà les prémices de leur culture. La chaleur assèche par ailleurs les rivières et permet aux femmes et aux enfants d'y pratiquer la pêche à la digue.

Maes (1984a: 112) déclare que «la pêche, qui nulle part n'était un métier exclusif chez les Ngbaka, et qui ne se pratique que par périodes et localement, est restée ce qu'elle était dans le vieux temps, un complément bien venu et assez important de la nutrition De même qu'ils ne sont pas des chasseurs, les Ngbaka ne sont pas de vrais pêcheurs ...». Il poursuit plus loin qu'«à la fin de la saison sèche, c'est le tour des femmes d'aller à la pêche. Elles cherchent les petits marigots ou des tronçons de petites rivières. Au moyen de branches et de boue, elles font des barrages pour empêcher que l'eau ne revienne, ou elles construisent des digues en amont du courant, et avec leurs vieux paniers à farine, elles écopent l'eau à coups de bras répétés. Tout ce qui frétille dans la boue est pris et mis dans une corbeille» (Maes, 1984a: 115).

7. *gbóló* (juillet)

Ce terme vient de *gbóló* «maturation», et signifie que les produits des champs sont bien mûrs. C'est le début des récoltes. Ce mois est désigné aussi sous le nom de *hâhâe*, onomatopée exprimant le rire à gorge déployée. C'est le mois de l'abondance alimentaire, la chasse en cette période est très fructueuse, car le gibier, attiré par les produits des champs, se laisse facilement prendre. C'est aussi durant ce mois que s'organisent plusieurs manifestations culturelles, entre autres la circoncision, les mariages, et les cultes aux mânes des ancêtres auxquels on rend grâce d'avoir favorisé une récolte si abondante.

Il faut signaler que les récoltes se font au même moment que le défrichage du terrain après la récolte. C'est aussi le début de la cueillette des chenilles. Maes (1984a: 116-117) commente d'ailleurs qu'à côté de la chasse et de la pêche, le ramassage de chenilles, limaçons, termites, etc. apportait jadis un complément appréciable, et reste aujourd'hui encore une variation bien venue dans la nourriture quotidienne. La cueillette, chez les Ngbaka, c'est un amusement pour les enfants et parfois un divertissement pour les grandes personnes. Seules les chenilles sont encore ramassées en grande qualité: une douzaine d'espèces sont comestibles.

8. *śwenā* (août)

Ce terme vient de *ś* être, se coucher, *we* feu, *nā* jamais, soit littéralement «ne se réchauffe jamais auprès du feu». Ce nom est un quolibet lancé aux hommes qui pendant cette période caractérisée par la pluie et le froid matinal refusent de rester à la maison se chauffer auprès du feu. Bravant les intempéries, ils se mettent à cultiver la terre défrichée à la récolte du mois précédent, et ce malgré les réserves alimentaires stockées dans les greniers. En cette période, le soir, puisque tout le monde est bien rassasié, c'est la danse sur la grande place du village. Aux mois de juillet-août, renchérit Maes (1984a: 99), la femme ira avec des boutures de manioc et de distance en distance les enfoncera deux à deux dans le sol.

9. *afatēgolē* ou *kpālītēgolē* (septembre)

Ce terme vient de *afa* ou *kpālī* élaguer, écorcher, *tē* le corps, *golē* fausses cannes, et veut donc dire littéralement «écorcher les fausses cannes». A partir de mi-septembre, il pleut abondamment, les fausses cannes à sucre, arbrisseaux qui inondent les jachères, perdent leurs feuilles. Les Ngbaka clôturent en ce temps leur deuxième semis.

10. *gilawo* (octobre)

C'est un idéophone décrivant le mouvement et le bruit du vent violent qui fait tournoyer les branches des arbres. Octobre est un mois de fortes pluies et de vents violents qui dévastent tout sur leur passage; les sentiers qui mènent vers les champs sont barrés par des arbres abattus par les coups des vents. On fréquente plus rarement les champs.

11. *wolokālā* (novembre)

De *wolo* clairsemer, *kālā* forêt, soit littéralement «clairsemer de la forêt». Suite au vent et aux pluies abondantes, la forêt a perdu beaucoup d'arbres et ceux qui ont résisté ont perdu leurs feuilles. La forêt s'est clairsemée, disent les Ngbaka.

12. *gbatūgbāla* (décembre)

De *gbatū* grand noir, et *gbāla* sueur, littéralement «grande sueur noire». Il fait très chaud et les travaux champêtres ont commencé, les hommes suent abondamment. Cette expression décrit aussi la dureté des travaux des champs.

Notons que si les Ngbaka connaissent les douze mois lunaires que nous avons fait ci-dessus correspondre aux mois du calendrier romain, leur durée n'est toujours pas conforme à ce dernier. Les Ngbaka de la nouvelle génération ont adopté un système de références numériques, mais savoir utiliser les expressions traditionnelles reste la marque d'une bonne connaissance de la culture ngbaka, et est valorisant pour le locuteur.

Par ailleurs, les noms de mois que nous avons présentés plus haut sont ceux fréquemment employés chez les Ngbaka de n'importe quelle contrée, Est ou Ouest, mais cela n'empêche pas certains groupes sociaux ou clans d'attribuer un nom particulier à un mois de l'année pour des raisons propres à leur milieu. Marcel Henrix (2000: 463) cite plus d'une dizaine d'autres noms qu'il n'a osé mettre en correspondance avec les mois du calendrier romain. Les vieux Ngbaka eux-mêmes ne s'accordent pas toujours sur le sens de ces termes pour la simple raison que ces noms sont d'abord motivés par les événements, et se fondent sur l'observation de la lune qui peut varier suivant les régions.

V. Les Saisons et l'Année

1. Saisons

Le périple de la terre autour du soleil, écrit Alexis Kagame (1975: 123), organise le retour cyclique des saisons. C'est ce retour cyclique qui est à la base du nombre de mois: à force de voir se reproduire les phénomènes climatiques, on a fini par compter combien de lunes il y avait dans la série complète du cycle, qui comprend deux périodes sèches et deux périodes pluvieuses. Ayant constaté que ce cycle comptait douze «lunes», les Bantu les ont additionnées et ils ont appelé le tout «année». Les Ngbaka n'échappent pas à cette observation, ils distinguent quatre périodes déterminées par la pluie *kólo* et la sécheresse *sábele*.

Tableau 2. Saisons ngbaka

saisons ngbaka	correspondance	approximative avec les mois de l'année	durée
<i>sábele</i>	décembre–mi-mars	saison sèche	3,5 mois
<i>dātí kólo</i>	mi-mars–mi-avril	petite saison pluvieuse	1 mois
<i>likólo</i>	mi-avril–juin	saison pluvieuse	2,5 mois
<i>fō</i>	juillet–août	petite saison sèche	3 mois
<i>likólo</i>	septembre–novembre	saison pluvieuse	2 mois

- *dāti kólo* (*dāti* avant, *kólo* pluie) littéralement «avant la pluie».

C'est la période qui commence en *wēwē* (mars) et va jusqu'à *gbafilā* (avril), période de croissance des cultures. C'est une période mi-sèche et mi-pluvieuse, le début de la saison pluvieuse, la période à laquelle commencent les semailles.

- *fō mil* ou *dāti sábele* avant la sécheresse.

C'est la petite saison sèche qui va de *gbóló* (juillet) à *śwenā* (août), où se déroule la récolte, et dont on profite pour défricher après la récolte pour cultiver les céréales, spécialement le mil.

- *līkólo* (*li* eau, *kólo* pluie) la saison pluvieuse.

C'est la période pluvieuse. Elle survient deux fois dans l'année, de *gbafilā* (avril) à *ngángázāla* (juin) et de *afatēgolē* (septembre) à *wolokālā* (novembre). Elle est dominée surtout par la récolte du maïs, la cueillette des champignons et le ramassage des escargots.

- *sábele* la sécheresse.

C'est la saison sèche, qui s'étend de *gbatūgbála* (décembre) à *wéwé* (mars), durant laquelle les fruits mûrissent et les feuilles jaunissent. C'est la période des grands travaux champêtres.

Les Ngbaka distinguent donc cinq saisons que nous représentons dans le Tableau 2.

2. Année

Il faut noter ici que l'année chez les Ngbaka est constituée de quatre saisons qui commencent par la saison sèche. Ainsi, l'année, elle-même, est désignée par le terme *sábele* (*sā* montre, heure, *bele* brûler), littéralement «heure de brûlure», ce qui signifie «sécheresse». Ainsi parle-t-on de:

- *sábēlē kē* «cette année»
- *sábēlē lānī* «cette année passée» (littéralement l'année qui est passée)
- *sábēlē zīnī* «cette année là»
- *sábēlē tēnī* «l'année prochaine» (littéralement l'année qui vient)
- *sábele do sábele* «toujours, éternité» (littéralement année et année)

La période appelée *sábele* étant le moment le plus important de la vie du Ngbaka, c'est elle qui donne son nom à l'espace de temps appelé «année», puisqu'il s'agit du moment où se déroulent les activités essentielles de la vie des Ngbaka, c'est-à-dire l'agriculture. Par conséquent, l'année commence chez les Ngbaka par *sábele*, c'est dire au mois de décembre *gbatūgbála*.

VI. La Sémantique du Temps

Compte tenu de l'espace limité qui nous est imparti pour ce travail, nous présentons ci-dessous d'une manière synthétique les conclusions de notre analyse sémantique de l'expression du temps chez les Ngbaka.

Les grandes divisions du temps chez les Ngbaka sont les jours et les saisons, celles-ci sont divisées en deux grandes périodes: la saison des pluies *kólo* et la

Tableau 3. Références sémantiques de la division du temps

	position ou propriété du soleil	activité humaine	autres événements
le jour	+	–	–
la journée	+	–	–
le matin	+	+	–
mi-journée ou midi	–	–	–
le soir	+	–	–
la nuit	–	–	+
minuit	–	–	+
petit matin	–	–	+

saison sèche *sábele*. Les saisons sont en outre divisées en mois, dont la durée ne correspond pas forcément à celle des mois du calendrier gréco-romain, et dépend surtout des conditions climatiques.

1. Jours

Pour les Ngbaka, comme pour les sociétés antiques, le soleil se lève le matin, se met en marche et se couche le soir. Ainsi, l'appellation donnée aux différents moments de la journée sera déterminée par le comportement du soleil ou par les activités humaines observées à ce moment.

a) Le matin est désigné soit par *títole* (sous le fardeau), soit par *lígbásōē*. *Títole* a le trait sémantique «+comportement humain» (l'homme se met sous son fardeau le matin, le début de la corvée journalière). En revanche, *lígbásōē* se réfère à la position du soleil, et a un trait sémantique «+comportement solaire».

b) La journée se dit *sōē* «soleil». Les notions telles qu'«aujourd'hui» et «ce jour-là» sont exprimées respectivement par *sōē kē* (littéralement «ce soleil-ci»), et *ngbasóēnī* (littéralement «l'ami de ce soleil-là»).

c) Le soir est désigné par la propriété du soleil qui se refroidit, c'est-à-dire *gē sōē* «le soleil refroidi».

d) La nuit est la fin de la journée, elle est marquée par la disparition du soleil, désignée par *tū* (noir ou obscur, nuit), qui s'oppose à *sáfala* (propre place), le jour.

De même, la division de la nuit se fait au regard des événements observés pendant cette période de temps soit: *gbōgbōzē* (au milieu des lucioles) pour minuit, et *hiám̄ kōlā* (le chant du coq) pour le petit matin.

Nous pouvons récapituler les divers traits sémantiques entrant en ligne de compte dans le Tableau 3.

Le Tableau 3 appelle les observations suivantes:

- Le jour et les différentes étapes de la journée sont désignées en rapport avec les activités humaines et la position du soleil, alors que la nuit et ses subdivisions sont déterminées par l'absence d'activités humaines, et donc par des événements extérieurs à l'homme et au soleil.
- Le milieu de la journée (midi) n'existe pas chez les Ngbaka, puisque leur langue ne possède pas de terme désignant ce qui est appelé 12 heures ou

midi dans la civilisation occidentale. Il est à noter qu'il n'existe chez les Ngbaka dans la journée que trois divisions: matin – journée – soir.

- La nuit est une période morte réservée à d'autres créatures, l'homme se réfugie dans sa case. Telle peut être l'explication du fait que la nuit et ses divisions sont déterminées non par l'activité humaine mais par des événements observés de l'extérieur par celui-ci.

2. La Nuit comme Unité de Temps

Si pour les Ngbaka, la nuit est une période morte pour toute activité humaine, pour compter les jours, par contre, ils comptent plutôt les nuits. Ainsi c'est le terme *tũ* «nuit» qui constitue l'unité de temps chez les Ngbaka. Certains locuteurs utilisent quelquefois le terme *sōē* «soleil» pour désigner le jour, mais il s'agit de variations idiolectales.

- Pour compter le nombre de jours, on compte le nombre de nuits: *tũ kpó* (littéralement une nuit) «un jour», *tũ bwa* (littéralement deux nuits) «deux jours».
- Pour compter le nombre de jours qui reste à s'écouler ou s'est déjà écoulé, on utilise l'expression «après autant de nuits» *dō tũ* (littéralement après nuit). Par exemple *dō tũ kpó* (littéralement après une nuit) «après un jour» ou «dans un jour» selon qu'il s'agit du futur ou d'un événement passé ; *dō tũ bwa* (littéralement après deux nuits) pour «après deux jours» ou dans «deux jours».
- Pour désigner une date incertaine ou une durée imprécise, on emploie l'expression *sāngā tũ* ou *kō tũ* (littéralement entre nuit): *kō tũ kpó* (littéralement entre une nuit) pour dire «l'un de ces jours» ou «en un jour», *kōtũnō kē* ou *sāngā tũnō kē* (littéralement dans ces nuits) pour «en ces jours-ci» ou «durant ces jours-ci».

On peut bien se demander pourquoi la nuit qui est caractérisée par l'absence d'activité humaine chez les Ngbaka revêt pourtant autant d'importance qu'elle sert de point de repère pour décompter les jours? Ceci est peut-être dû au fait que pour les Ngbaka, les activités de la journée sont considérées comme des situations ordinaires de la vie de l'homme, alors que la nuit, malgré l'absence d'activités, constitue un moment important dans la vie spirituelle du Ngbaka, d'où l'adage: *tũ yē gélé fɔlɔ bésélé bē bá yē kōa kpá tēnē gō* «la nuit est un cou d'éléphant, un enfant ne peut le tenir dans ses mains».

Il faut cependant noter que l'utilisation de la nuit en tant qu'unité de temps n'est pas seulement une spécialité ngbaka *mīnāgendē*: la plupart des langues ubangiennes de la République Démocratique du Congo se servent de ce terme, notamment en *Fulū*, *Mbānzā*, *Mōnō*, *Tɔgbɔ*, *Gōbū*, *Monzombɔ*, etc. Toutefois, Jacqueline Thomas (1981: 345) signale que le Ngbaka de Bokanga qu'elle a décrit fait le décompte des jours à partir du terme *kpā* qui signifiait originellement «main». Elle précise que «ce décompte est essentiellement utilisé pour fixer une date, de là *kpā* signifie 'jour (date)' ...» (1981: 343).

La nuit sert aussi à présager l'avenir. Une nuit très étoilée présage une journée très chaude. Les Ngbaka prêtent une attention particulière aux constellations qui apparaissent au début de la nuit, car elles permettent de connaître les différentes

Tableau 4. Références sémantiques de la division de l'année

		conditions atmosphériques	activités de l'homme	produits de champs
saison sèche		+	–	–
saison de pluie		+	–	–
janvier	<i>gbála</i>	+	–	–
février	<i>kpu</i>	+	–	–
mars	<i>wéwé</i>	+	–	–
avril	<i>gbafilá</i>	–	–	+
mai	<i>petekpá</i>	–	+	–
juin	<i>ngángázālā</i>	+	–	–
juillet	<i>gbóló</i>	–	–	+
août	<i>ówenā</i>	–	+	–
septembre	<i>afatēgolē</i>	+	–	–
octobre	<i>gilawo</i>	+	–	–
novembre	<i>wolokālā</i>	+	–	–
décembre	<i>gbatúgbála</i>	–	+	–

saisons, d'estimer la qualité et la quantité des récoltes qu'ils pourront obtenir de leurs champs. Nous pensons que ce rôle annonciateur de la nuit est pour beaucoup dans l'importance que les Ngbaka accordent au lexème *tũ*.

3. Les Saisons et les Mois

Nous pouvons déduire de l'examen des termes désignant les saisons et les mois, que nous avons déjà présentés ci-dessus, que l'attribution de ces dénominations est motivée par trois paramètres: les conditions atmosphériques, les activités humaines et les produits agricoles. Nous les représentons dans le Tableau 4.

La majorité des mois, comme nous le montre ce tableau, est désignée en rapport avec les conditions atmosphériques qui marquent le temps à l'exception des périodes où il y a abondance ou carence de produits agricoles. C'est-à-dire qu'ici les périodes de l'année sont désignées par le temps qu'il fait pour le travail et par le résultat donné par ce travail, plus précisément la qualité de ce résultat.

Les mois d'abondance sont désignés par l'attitude de l'homme. Par exemple le mois de mai où s'annoncent les premières récoltes est dit *petekpā* «le temps d'abandonner l'outil de semis», alors que le mois d'août est appelé *ówenā* pour narguer ceux qui continuent à travailler sous les intempéries alors que la récolte est terminée et les produits sont à l'abri.

CONCLUSION

En conclusion à ce qui précède, il apparaît que l'expression de temps chez les Ngbaka est motivée par la situation spatio-temporelle dans laquelle ils se trouvent périodiquement, englobant l'ensemble des événements de leur vie, et qui est caractérisée soit par une condition atmosphérique ou environnementale spécifique,

soit par les comportements ou les activités humaines adoptés en réaction à cette situation périodique. Le temps est donc localisé et localisateur.

Chez les Ngbaka, les systèmes des références qui président à l'expression du temps sont:

- Pour le jour et la nuit: l'alternance du soleil et de l'obscurité. Leurs divisions sont déterminées par des événements qui se déroulent au cours de ces espaces de temps.
- Pour la semaine: les activités sociales ainsi que les lieux où elles se déroulent.
- L'année est désignée par le terme *sábele*, terme désignant originellement la saison sèche. Ceci marque l'importance accordée par les Ngbaka à la saison sèche, période de durs travaux mais génératrice des produits agricoles vitaux pour la famille et le groupe. Cependant les cinq saisons de l'année sont désignées par les conditions atmosphériques, notamment la pluie et la sécheresse, ainsi que par les activités agricoles.

L'expression du temps en ngbaka porte l'empreinte de temps qu'il fait et des activités auxquelles ce peuple se consacre, notamment l'agriculture dont l'importance transparaît dans le mode de désignation des mois.

REMERCIEMENTS

Je remercie Crispin Maalu-Bungi, professeur de littérature orale africaine à l'Université de Kinshasa dont les remarques et suggestions nous ont permis d'améliorer autant la forme que le fond de cet article. Toutefois, les lacunes et autres faiblesses qui seraient constatées dans le texte final sont de ma propre responsabilité. Nous saluons aussi la mémoire de notre regretté frère et disciple Damien Ngwato Lagelego, qui avait bien voulu nous offrir un exemplaire de son travail de fin d'études présenté à l'Institut Supérieur Pédagogique de Mbandaka (RDC), intitulé «Le Panorama des cérémonies annuelles et les noms des mois chez les Ngbaka. Etude sémantique» (1987). Ce travail nous a d'ailleurs nous a inspiré la rédaction du présent article.

NOTES

- (1) Les Belges de l'époque coloniale utilisaient des termes variés pour désigner les Ngbaka, d'où la diversité des graphies trouvées dans les documents anciens pour désigner ce peuple: Ngbaka, Gbaga, Gmbwake (B. Tanghe, 1930: 182), Mbwaka, Gbwaka (A. Bursens, 1933), Bakka (V. Van Bulck, 1948: 205), Ngwaka, ou encore Mbaka (Pêcheur, 1928: 975).

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Barreteau, D. & Y. Monino (sous la direction) 1978. Les Langues oubanguiennes. *Inventaire des études linguistiques sur les pays d'Afrique noire d'expression française et sur*

- Madagascar*, pp.195-208. Conseil International de la Langue Française, SELAF, Paris.
- Bouquiaux L. et J.M.C. Thomas 1980. Le Peuplement oubanguien. In (Bouquiaux L., éd), *L'Expansion bantoue II*, pp. 807-823, SELAF, Paris.
- Burssens, A. 1933. Kleine bijdrage over het zoogenaamde «Bwaka» (Ubangi). *Congo II*. pp. 558-567.
- Burssens, H. 1958. *Les Peuplades de l'entre Congo-Ubangi (Ngbandi, Ngbaka, Mbanja, Ngombe et Gens d'eau)*. Musée Royal Colonial Belge, Tervuren.
- Crabbe, G. 1943. Bulletin des juridictions indigènes et du droit congolais, septembre-octobre, s.l.
- Donzo, Bunza J. 2006-2007. *Etude comparée du vocabulaire culturel dans quelques langues oubangiennes du nord-ouest de la RDC. Une perspective ethnolinguistique*. Mémoire DES, Université de Kinshasa, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Kinshasa.
- Gourevitch, A.Y. 1975. Le Temps comme problème d'histoire culturelle, Postface à *Les Cultures et le Temps*, pp. 257-274. Payot/Unesco, Paris.
- Grand'Eury, S. 1991. *Le Parler ngbaka minagende, langue oubanguienne du Zaïre, Prédication et Enonciation*. Thèse de doctorat, Université de Nancy II.
- Heidegger, M. 1954. *Essais et Conférences*. Traduction française d'André Préau et préface de F. Glaufret, Gallimard, Paris.
- 1964. *L'être et le temps*. Traduit de l'allemand et annoté par Rudolf Boehm et Alphonse de Waelhens. Gallimard, Paris.
- Henrix, M. 2000. *Dictionnaire ngbaka – français*. RECALL publications, Ghent.
- Kagame, A. 1975. Perception empirique du temps et conception de l'histoire dans la pensée, *Les cultures et le temps*, pp. 103-133. Payot, Unesco, Paris.
- Lacroix, P.-F. (éd.) 1972. *L'Expression du temps dans quelques langues de l'Ouest africain*. CNRS/SELA, Paris.
- Maalu-Bungi, C. 2006. *Littérature orale africaine. Nature, genre, caractéristiques et fonctions*. Peter Lang, Bruxelles, Bern, Berlin.
- Maes, V. 1984a. *Les Ngbaka du Centre de l'Ubangi*. Ofm cap, Gemena.
- 1984b. *Les Peuples de l'Ubangi, notes ethnohistoriques*. Ofm cap, Gemena.
- Makouta Mboukou, J.P. 1980. Clés sociolinguistiques de l'écologie Fumu et Wumu. In (Bouquiaux, L. éd), *L'Expansion bantoue II*, pp. 793-804. SELAF, Paris.
- Pêcheur, R. 1928. *Aperçu sommaire sur la peuplade du territoire Bwaka*. Rapport officiel, Gemena.
- Sivers, Fanny de (éd.) 1981. *La main et les doigts dans l'expression linguistique II. Actes de la Table Ronde Internationale du CNRS (Sèvres, 9-12 septembre 1980)*. SELAF, Paris.
- Tanghe, B. 1938. Histoire générale des migrations des peuples de l'Ubangi. *Congo II*, pp. 361-389.
- Thomas, J.M.C. 1981. La main et les doigts dans l'expression linguistique de quelques langues d'Afrique Centrale, In (Fanny de Sivers éd.), *La main et les doigts dans l'expression linguistique II. Actes de la Table Ronde Internationale du CNRS (Sèvres, 9-12 septembre 1980)*, pp. 335-380, SELAF, Paris.
- van Bulck, V. 1948. *Les Recherches linguistique au Congo Belge*. Institut Royal Colonial Belge, Bruxelles.

——— Accepted April 20, 2009

Author's Name and Address : Jean-Pierre DONZO BUNZA, *Centre Linguistique Théorique et Appliquée (CELTA)*. B.P. 4956. Kinshasa-Gombe. République Démocratique du Congo.
E-mail : donzobunza@hotmail.com; donzobunza@yahoo.fr